

La vérité est ailleurs... Oui, mais où ?

Interviews et textes : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Plus que jamais, en ces temps de pandémie, on voit fleurir dans les réseaux sociaux, sur les plateaux de télévision ou dans la presse, moult débats. Experts reconnus ou autoproclamés assènent avec force leurs convictions. Communication ? Information ? Connaissances ? Croyances ? Comment faire la différence ? Comment savoir ce qui est vrai ? Le mot « vrai » a-t-il d'ailleurs encore un sens ? Pas évident de s'y retrouver, d'autant que vous et moi sommes influencé(e)s sans le savoir par la manière dont notre cerveau décide de fonctionner. *Entrées libres* a donc demandé à **Bruno DEVAUCHELLE**¹ et **Nicolas PINON**² de nous aider à y voir plus clair.

Interviewé récemment sur les évolutions de l'enseignement en période de pandémie³, **Bruno DEVAUCHELLE** s'est également exprimé à propos des évolutions de la société actuelle en termes de communication et d'information. Il observe, en effet, que les médiateurs traditionnels sont menacés par tout ce qui s'échange sur les réseaux sociaux et que la communication supplante de plus en plus souvent l'information. Ce n'est pas neuf, mais le phénomène a pris encore plus d'ampleur avec la crise liée au Covid-19. « *Il y a une sorte de paradoxe dans cette période : l'omniprésence des réseaux sociaux et, en même temps, un surinvestissement dans les médias traditionnels de flux* » explique-t-il. Ce paradoxe se traduit par des choses assez étonnantes, de la part des journalistes en particulier. « *Toutes les instances de médiation d'une société, quand elles sont menacées, essaient d'une manière ou d'une autre de reprendre le pouvoir* » constate le chercheur. C'est ce que les médias tentent de faire actuellement en utilisant les réseaux sociaux, mais aussi en invitant systématiquement des médecins à s'exprimer en leur sein. « *Ceux-ci sont aussi, comme les journalistes, aujourd'hui menacés dans leur pouvoir* », poursuit B. DEVAUCHELLE. *De plus en plus de gens se renseignent sur internet avant d'aller voir un médecin et ils n'hésitent pas à en consulter plusieurs. Dans la tradition du 20^e siècle, on faisait confiance à son médecin de famille. Celle-ci s'est estompée petit à petit.* »

Scientifiques à l'avant-plan

La crise sanitaire actuelle et le besoin de tout un chacun d'en savoir plus sur ce qui se passe et d'être rassuré quant à son avenir ont remis à l'avant-plan médecins et scientifiques en général. Il est

devenu presque systématique de voir le présentateur vedette du JT accompagné en plateau par un(e) virologue, un(e) infectiologue, un(e) épidémiologiste ou un(e) médecin généraliste. « *Dans la population*, reprend B. DEVAUCHELLE, *on a l'impression que les médecins détiennent la vérité et les journalistes se sont appuyés là-dessus.* » Les incertitudes sont pourtant nombreuses, ce qui est le propre de la recherche scientifique, mais nos contemporains voudraient pouvoir s'appuyer sur des réponses définitives. « *Les querelles entre scientifiques ont toujours existé*, souligne le chercheur. *La différence, c'est qu'aujourd'hui, elles apparaissent clairement aux yeux de tous et cela alimente un tas d'idées plus ou moins vraies. La vérité scientifique est toujours un consensus provisoire. Et là, on a vu au grand jour que ce consensus n'était pas si simple que ça.* » Conséquence ? Il suffit de se pencher sur les réseaux sociaux pour voir nombre de nouveaux experts autoproclamés exposer comme autant de vérités évidentes les théories les plus

fumeuses concernant la maladie elle-même, les remèdes à utiliser ou les mesures mises en place par les autorités. « *On imagine bien, après ça*, ajoute B. DEVAUCHELLE, *qu'en termes d'éducation, de formation, il y a un énorme travail à faire, qui n'est pas simple, parce que nous sommes de plus en plus souvent confrontés à des connaissances qui se sont transformées en croyances. Et vous ne pouvez pas discuter avec quelqu'un qui est dans le champ de la croyance, alors que vous êtes dans celui de l'analyse. D'où l'importance de travailler sur ce qu'avec d'autres on appelle la pédagogie des controverses. Elle doit permettre, si on fait bien le travail, d'amener les élèves à bien comprendre la différence entre une croyance et une connaissance. Une connaissance est toujours partielle et le savoir se construit d'une certaine façon, sur des oppositions, des réfutations. C'est ce qu'on appelle l'origine de la preuve. C'est extrêmement compliqué, notamment dans le domaine des sciences. Il y a un beau travail éducatif à mener.* »

Nous avons une mauvaise connaissance de nos connaissances

Savons-nous vraiment comment nous réfléchissons ? Qu'est-ce qui nous conduit à penser ce que nous pensons ? Ces questions, **Nicolas PINON** incite ses étudiants à se les poser lucidement. Un conseil que nous aurions toutes et tous intérêt à suivre...

EL : Vous formez des étudiants à l'esprit critique. Qu'est-ce que cela signifie exactement ?

Nicolas PINON : Je forme des étudiants éducateurs spécialisés en activités socio-sportives. Mon objectif est de les sensibiliser aux technologies de l'information et de la communication, qui font

partie de leur programme, en essayant d'installer mon projet dans une espèce de dialogue avec la culture ambiante. Nous sommes depuis quelques années dans une ère qu'on appelle de post-vérité, marquée par l'idée que la vérité n'est jamais qu'un discours parmi d'autres, a fortiori la vérité scientifique. Les pratiques culturelles auxquelles les jeunes étaient

LES VÉRITÉS SORTANT DU PUITS (ALLÉGORIE)



exposés auparavant (visite de musées, lecture de livres, etc.) ont peu à peu été remplacées, chez nombre d'entre eux, par des pratiques de divertissement (internet, jeux vidéos, etc.), ce qui a amené, puis renforcé l'idée que, finalement, tous les discours se valent. Les informations coexistent dans une sorte d'horizontalité qui fait que se mêlent, comme le dit très bien **Etienne KLEIN**, des connaissances et des croyances, qui circulent via les mêmes canaux, principalement les réseaux sociaux. « *On a une mauvaise connaissance de nos connaissances* » écrit-il dans *Le goût du vrai*.

Ce qui amène d'aucuns à se prendre pour de véritables experts...

NP : Effectivement, on se croit très vite expert de quelque chose qu'on ne maîtrise pas en réalité. C'est seulement à force de se plonger dans une matière qu'on réalise à quel point ce qu'on croit savoir n'est qu'une infime goutte par rapport à la complexité de la chose. Je voyais mes étudiants avoir des avis parfois très tranchés sur des sujets de société et quand je leur demandais d'où ils tiraient ces connaissances, ils avaient du mal à l'expliquer et à bien comprendre

leur propre façon de réfléchir. Pour lutter contre cette tendance à se faire trop rapidement une opinion, j'ai souhaité travailler avec eux sur les biais cognitifs, autrement dit, sur la tendance naturelle qu'à notre cerveau, pour éviter de trop se fatiguer, à sélectionner les infos qui vont dans le sens de ce qui nous plaît. Ces futurs éducateurs spécialisés seront en contact avec des bénéficiaires très divers (aide à la jeunesse, handicap, milieux liés à la psychiatrie, etc.) dont certains fonctionnent beaucoup dans le registre des croyances. Ils ont une responsabilité citoyenne vis-à-vis de ces personnes et il est

important qu'ils aient à leur disposition les outils leur permettant d'entendre ce qui se dit, de repérer par quels canaux les personnes construisent leur réflexion et bâtissent des millefeuilles argumentatifs, et de travailler avec elles à une meilleure connaissance de leurs connaissances.

Comment faire concrètement ?

NP : Le « débunkage », autrement dit tenter de convaincre la personne en face de soi qu'elle a tort de penser ce qu'elle pense, est improductif. Quand vous êtes convaincu de quelque chose, plus on essaie de vous démontrer que vous avez tort, plus cela renforce vos croyances. Cela tourne à la foire d'empoigne et vous manquez la relation. J'incite donc mes étudiants à essayer d'éduquer les personnes à ce que **BACHELARD** appelle « *la surveillance intellectuelle de soi* » en les invitant à se demander comment elles réfléchissent, en déconstruisant leur argumentaire à partir de preuves étayées et en les amenant, sans les froisser, à une discussion constructive.

C'est ce qu'on pourrait conseiller à tout enseignant face à certains élèves...

NP : Effectivement ! Mais il faut aussi être conscient du fait qu'on est tous sujets à des biais cognitifs, soit par paresse cognitive parce qu'on n'a pas envie de faire un effort, ou simplement parce qu'un argument flatte les pentes de notre esprit quand il va dans le sens de ce à quoi on a envie de croire. Il est, par exemple, fréquent de prêter un argument d'autorité à ce qui est dit quand c'est un scientifique qui s'exprime, sans qu'on cherche à savoir si cette personne a une réelle crédibilité, si elle est reconnue par la communauté scientifique, si elle s'appuie sur des études valables, etc.

Est-il encore possible de dire « la vérité, c'est ça ! » si on en arrive à douter de tout ?

NP : Le sceptique vous dira que tout est relatif, que la réalité n'est qu'une construction sociale, en fonction du lieu et du temps. Dans le domaine des sciences, on soumet des hypothèses à l'épreuve des faits. Les vérités scientifiques sont temporaires, fragiles, et doivent être débattues. C'est normal et c'est très bien que ça se passe comme ça.

Mais, aujourd'hui, avec le Covid, les gens ont été « invités » depuis leur salon dans ces débats dont ils n'avaient pas (ou peu) connaissance auparavant. Et comme ils sont en attente de réponses aux questions qu'ils se posent, ils confondent des hypothèses avec ce que les médias présentent comme des conclusions. Il y a eu tellement de promesses non tenues et d'affirmations démenties qu'ils finissent par se dire « *tout ça c'est de la fumisterie !* ». Quand on n'a pas les moyens de séparer le bon grain de l'ivraie, de distinguer le vrai du faux, on finit par choisir de croire telle chose parce qu'on n'est de toute façon sûr de rien et que l'incertitude est très inconfortable.

Les réseaux sociaux et la façon dont fonctionnent les médias (qui mettent sur le même pied avis éclairé et opinion de n'importe quel quidam) ne donnent-ils pas une ampleur toute particulière à ce phénomène ?

NP : La course au scoop, le fait qu'une information chasse l'autre ont pour conséquence que nous n'avons plus le temps de digérer ce qui est annoncé. Cette viralité s'accompagne d'une paresse cognitive qui fait que beaucoup de gens ne vont pas plus loin que la lecture des titres, ceux-ci étant conçus pour activer immédiatement des émotions très fortes. Et quand notre cerveau émotionnel est activé, il raisonne d'une façon tout à fait dif-

férente du cerveau rationnel. Pour ce qui est de la tendance des médias à donner la parole à n'importe quel quidam, il me semble que c'est l'avènement de la télé-réalité dans les années 90 qui a changé la donne. Jusque-là, il y avait une espèce de privatisation de l'espace médiatique par des experts ou des privilégiés, toujours les mêmes. Avec la télé-réalité, il y eu une espèce de bascule. L'anonyme est devenu intéressant et pouvait être starifié très rapidement. Ça a donné le sentiment que toute personne qui le voulait pouvait avoir le quart d'heure de gloire évoqué par **Andy WARHOL** et exprimer son avis sur tout et n'importe quoi. Un « avis » étant, je le rappelle, une construction personnelle et pas nécessairement une connaissance. Cela peut avoir un côté très démocratique (il n'y a pas que les gens bardés de diplômes qui peuvent s'exprimer), mais cela a aussi renforcé le fait que la vérité soit devenue une manière de voir le monde parmi beaucoup d'autres et que tout un chacun fasse part de ses propres convictions sans en vérifier les fondements. ■

1. Docteur en Sciences de l'éducation, enseignant, chercheur au laboratoire des Technologies numériques pour l'éducation de l'Université de Poitiers

2. Docteur en Sciences psychologiques et de l'Éducation, chargé de cours à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation de l'UCL et à la H.E.L.Éonard de Vinci

3. Voir entrées libres n°151, septembre 2020

Pour poursuivre la réflexion :

• *La faiblesse du vrai, Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*, **Myriam REVAULT D'ALLONES**, Éd. Seuil

• *La démocratie des crédules ou encore Déchéance de rationalité ou L'empire des croyances*, **Gérald BRONNER**, PUF

• *Des têtes bien faites*, **Nicolas GAUVRIT** et **Sylvain DELOUVEE**, PUF

• *Sciences et territoires de l'ignorance*, **Mathias GIREL**, Quae

• *Total Bullshit ! Au cœur de la post-vérité*, **Sébastien DIEGUEZ**, PUF

• *C'est (vraiment ?) moi qui décide*, **Dan ARIELY**, Clé des Champs

• *Système 1, système 2. Les deux vitesses de la pensée*, **Daniel KAHNEMAN**, Clé des Champs

• *Le goût du vrai*, **Etienne KLEIN**, Tracts Gallimard

• *Dis, c'est quoi l'esprit critique ?* **Frédéric TOMAS**, Renaissance du Livre

• Le site <http://www.conspiracywatch.info>